

Mercrèdi 12 septembre 2018,
Coulcy

Bonjour cher Francis Peduzzi,

A de légers indices - ne fait-il pas plus frais avec premières ^{heures} du matin, plus sombre en fin d'après-midi? La rosée n'est-elle pas plus abondante? Les chats que je fréquente ne reconstituent-ils pas leurs réserves de graisse et une fourrure plus épaisse pour l'hiver? Le Channel ne sort-il pas sa brochure aujourd'hui? - je sens bien que le moment est venu, est revenu, de reprendre ma correspondance avec vous, à moi la quantité, à vous la juste concision... Selon Annik, vous goûtez le fait que je vous restitue les enveloppes du Channel dans lesquelles je reçois Gillage. Je m'en voudrais donc de ne pas vous offrir à nouveau ce plaisir - et comme je ne me vois pas vous remettre des enveloppes vides... sauf votre avis contraire, retour donc à nos échanges épistolaires dans le parfait équilibre qui est le leur: une grille, un cheval; je veux dire: moi: 6 pages plus ou moins mensuelles; vous: deux messages de trois lignes en une année; un laconisme qui convient bien à mon amour de la lyrique - et accessoirement, je ne saurais trop vous encourager à visiter la belle Laconie. Elle recèle des lieux proprement sublimes.

Quelques jours plus tard: mais oui, c'est bien la rentrée: elle vient d'arriver, l'enveloppe blanche stylée de rouge et de noir que j'attendais, lourde des savoirs à venir. Je m'attarde sur la page 3 que vous signez, avec votre usuelle brièveté: dix courts paragraphes, dix minces phrases - une signature, une date, et, probablement pour ces blancs que vous semblez affectionner, ces codicilles (faussement?) anodins... Pest-e! qu'en termes gabantis ces choses-là sont dites...

Savourer: oui, ma foi, on peut se reconnaître dans ce beau mot, dans lequel nichent en une harmonie qui s'enrichit d'elle-même la sapidité, la sève, la sagesse, la sagesse, le savoir, jusqu'au savoir! J'aime que des mots qui ne semblent liés que par un alia intérieur, à eux, la proximité sonore et alphabétique, soient nés d'une intelligence de leurs rapports de sens, qui, presque oubliés, constituent comme un inconscient.

de la langue, que seuls les grands maîtres du langage peuvent faire sortir de notre amnésie. Je t'admirais (mes souvenirs d'ancien combattant), je t'admirais, donc, et notamment Stéphane Mallarmé. Et certes, si le professeur ne l'avait pas pointé, je n'aurais pas remarqué cet effet dans le sublime « ses purs ongles très haut de devant leur onyx » qui s'est inscrit dans ma mémoire. Tu auras, du même : « Tous les Portugais sont gais, tous les Espagnols sont grilles ». Ou, je plaisante, mais si, c'est aussi de Mallarmé. Et, non, pas de Boly l'apointé, non.

Oui, donc, la rentrée est bien là, et, somme toute, j'astique mes neurones en vue de mes « cours » (les guillemets s'imposent) à l'Université du Temps libre. C'est que, voyez-vous, ils vieillissent, mes neurones, comme moi. Je pourrais quasiment ne pas m'en apercevoir, puis que mes « élixirs », qui m'écourent parfois depuis de longues années, ont la délicatesse de progresser en âge au même rythme que moi.

Pour autant, avancé en âge ou pas, vous serez sans doute amené à constater que ma correspondance, elle, n'évolue pas beaucoup. Les mêmes sujets, étroits et peu nombreux... Il y aura, j'en suis sûr, j'en suis sûr, ce minime paysage, univers quotidien de quelques arpentés qui m'enchantent de ses saisons propres, ses infimes variations, mal perceptibles à d'autres sans doute - comme on lit sur un visage aimé la légère contracture de la bouche, l'œil à peine plus brillant... Mais de quel intérêt pour vous ?

Pourtant, c'est un peu, et même beaucoup, cela, écrire. Écrire une lettre, s'entend, pas être écrivain. C'est enfermer dans une enveloppe ce sur quoi nos yeux, notre pensée, se sont posés, cet ici et maintenant non perceptible à l'autre, mais qu'on lui adresse, entre naïveté et présomption ; il comprendra, il sera intéressé. J'aurai ramassé, sur l'herbe plus verte que jamais en cette saison, les feuilles mortes des platanes, mes yeux auront éprouvé leurs colorations myéliennes, jamais pareilles d'une feuille à l'autre, inventées, parfaites ; mes mains auront reconnu la douceur un peu sèche de leur cuir lustré ; se sera rouvert l'humble et précieuse mémoire des gestes de l'enfance, les feuilles ramassées pour la maîtresse, les leçons de vocabulaire sur l'au-

②

- tomme : ce n'est que « mordoré », « jonchent », « pétiole », « tapis de feuilles », « craquent sous les pas », « embryons d'émois poétiques ! Je l'aurais écrit à mon destinataire, et, oui, par quelque transsubstantiation magique des petits graphèmes noirs sur leur papier rêche, il aurait les mêmes perceptions concrètes de la liturgie colorée qui sacre ce temps de l'année végétale ! Faut-il être naïve écrivaine pour le croire, ou, a minima, l'espérer ! Faut-il, aussi, avoir confiance sans les mots ! Faut-il, prise cependant d'un doute, tenter de contre-carrer l'échec possible sous des amoncellements verbaux, verbeux même ! Pauvre Sisyphe tâcheronne !... Pauvre lecteur aussi, dont le presque silence est peut-être accablement et muette protestation !

J'ai le sentiment constant, à chaque nouvelle lettre que j'écris, d'une remise en jeu, et d'une prise de risque. Et de même pour chacun de mes « cours » de l'Université du Temps libre. Je ne suis pas joueuse, pourtant, et plutôt timorée ! Qu'est-ce donc, alors, qui me pousse ainsi ? J'aime le minuscule, l'insignifiant, et j'ai conscience aussi de l'insignifiance de mes propos. Je ne suis pas tout à fait aveugle. J'ai donc bien conscience, je le disais, de l'humilis entre le ramassage des feuilles de platane dont je vous fais part patiemment, et les vents que de méchants roles tentent de faire souffler autour de vous. J'en suis même confuse un peu honteuse : je vous promène dans l'indifférent... alors que vous... vous fréquentez des lieux plus importants et plus graves.

Où bien oui, « toute les feuilles d'automne qui tombent sur le gazon », en ce premier octobre, et dans leur sillage, le justement bien nommé Sillage, numéro 137 quand même... Mais c'est quoi, si vous demandez, cette brève en page 2, « Contention », sur des « informations erronées » qui seraient diffusées par les « autorités locales » ? Vous êtes si veux, là ? Une « allégation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ~~ou~~ du corps auquel le fait est imputé », c'est ce que vous dénoncez ? Le petit Robert, un ami à moi, résume cela d'un mot qui commence par dif- et finit par -tion. Mais laissons là ces vilénies, que vous appelez, vous, Contention, pour en venir à l'appréciation de

de Marie-Blaise sur « la plus belle librairie du monde ».
Vous m'avez un jour taxé d'être « supçon de mauvaise
foi » dans mes lettres : je ne le nierai pas, la pratique
volontariste et parcimonieuse de la mauvaise foi est un
exercice salutaire de l'esprit, doublé d'un plaisir délicat.
Et d'ailleurs est-ce bien encore de la mauvaise foi, puisque
ce n'est qu'un bref jeu intellectuel avec soi-même, et
avec son lecteur... l'ouvreur ? Oh bien, les mots de Marie-
Blaise tels que vous les commentez illustrent tout à fait cette
innocence stupide de l'énoncé de mauvaise foi, qualifiés
par vous-même de « déclaration affective plus qu'objective »,
de « clin d'œil tendre et amusé ». Vous y revenez dans la
brève suivante, « ce que nous n'avons pas dit », « pas au
premier degré », et votre chef-d'œuvre, la quintessence de la
mauvaise foi : « la librairie du Chaumel n'est donc pas,
mais elle est quand même... ». Vous êtes un maître !

Et, figurez-vous, je ne suis pas bon d'être d'accord avec vous :
elle n'est pas, mais elle est quand même. Petite devinette, pour
en finir sur le sujet : et alors, quel est le plus beau pays du
monde ? Sauf que là, c'est différent, parce que justement la
Grèce est vraiment le plus beau pays du monde.

Vous voyez, comme un âne attaché à sa noria (si tant est que
les norias fonctionnent avec des ânes), j'ai piétiné encore une
fois le sillon de mes sujets favoris, pour ne pas dire obsession-
nels - et que c'est quoi la correspondance, et que mon jardin
mais oui mon jardin, et que la Grèce (encore que, pour
l'instant, je me restreins), et que et que... Oh, vous n'avez
pas encore eu droit au temps qui fugit irréparable, ni à
ma collection de chats - les deux qui sont vraiment à moi
et ceux qui s'invitent, de même qu'une grosse mère le rissoune,
pour manger clandestinement les croquantes destinées aux premiers.
Mais l'armée épistolaire n'est pas finie, n'est-ce pas ? Je n'ai
même pas relevé la mention des dresseurs d'ours dans la
brochure de la saison (et là, si brièvement). Je ne vous ai même
pas imposé mes souvenirs toujours vivants (et pour moi) de
professeur... tuf, vous dites-vous en pello. Il est vrai
qu'il existe d'autres sujets... Comme le détail je ne sais
plus quel humoriste du début du 20ème siècle probablement,
la phrase date un peu : « la France compte trente millions

de sujets, sans compter les sujets de "mécontentement".
Si la première partie de la phrase est obsolète, pas la se-
conde. Et pourtant je ne vous ai rien dit - prétention -
de mon "mécontentement", que dis-je, de ma déception,
de mon étonnement, de ma colère, qu'on puisse être inas-
-sible) dans les beaux domaines de l'édition, de la littérature
de la culture, et porter atteinte si vilainement à un patri-
-monne architectural. Non, je ne vous en ai rien dit, n'est-ce
pas ? Mais si je veux, je peux aussi embrouyer sur des sujets
d'étonnement, et ils ne sont pas moins nombreux - beltons :
le contenu iconographique des prospectus publicitaires déposés
sans parcimonie dans les boîtes à lettres. Ah ! c'est autre chose
que d'illustrer une brochure de programmation de spectacles !
Prenez la page des réfrigérateurs ; ils ont une photographie assez
limitée quand ils sont dans leur condition normale d'utilisation,
à savoir fermés. L'esthétique du rectangle blanc a ses limites,
Yasmina Reza peut en témoigner. Donc ils sont présentés ouverts
et éclairés, au mépris des économies d'énergie, et surtout leur contenu
n'a rien à voir avec celui des vrais frigidaires des familles : pas de yaourts
disparates servis dans un coin, pas de sachet de salade coincé entre une plaquette
de beurre et une boîte de conserve entamée, non ; là, tout n'est qu'ordre
et beauté, luxe, calme et volupté : peu d'articles, dans chaque réfrigi-
-rateur, et surtout, tous de la même couleur, plutôt du rouge ou du
bleu en général, artistement disposés - natures mortes d'aujourd'hui ;
ce qui m'interpelle, c'est de penser qu'il y a un monsieur dont
le métier est garnisseur de frigidaires pour prospectus. C'est sûr que
trouver tous les objets requis dans la bonne couleur, c'est un vrai
travail : des bouteilles rouges, des boîtes de plastique rouges, des légumes
rouges, des bocaux au contenu rouge, c'est dur. Mais alors pour
le frigidaire de bleu, c'est mission quasi impossible... Après, il faut
les disposer, tous ces articles - et mon dire, les professionnels de la profession
doivent reconnaître au premier coup d'œil la patte du garnisseur
de frigidaires : « Hé ! Mais c'est Jean-Martin Entrac, là, y a que
lui pour faire un camaïeu de chorizo et de saucisson de cheval à côté
du chou rouge. - Ouais, mais Marcelle, il vient de lancer dans le
rose, oui mon gars ! Carame, purée de framboises, barquette de
fleurs comestibles roses, vin rosé, lait-fraise. GE-NIAL, quwi... »
Autre métier des prospectus : le photographeur de viande - Comprends
bien le problème : chaque semaine, cinq ou six chaînes de magasins

vous proposent leur rôti de porc et leur poulet en promotion. Est-ce déjà bien gracieux en photo? Mais surtout, comment faire la différence, d'une chaîne à l'autre et d'une semaine à l'autre? Ah! ça fait travailler la créativité: avec brun de persil - ou sans; sur une planche; vu de biais; déjà découpé; décoré d'une coquille de beurre; discrètement accompagné de trois tomates cerises; de thym en branche; de laurier; de romarin; de... enfin bref ce n'est pas mon métier. Cliché en lumière douce, ne pas insister sur le côté cadavre ni le côté sanglant, ne pas nier le côté carné sans pour autant choquer la clientèle végétarienne. C'est déjà dur pour les caméramen de régler les angles sur les animateurs de table shows en studio, alors photographe cinquante-deux rôtis de porc inertes par an... Quand j'étais étudiante à Lille, on se moquait un peu des thèses énormes sur des sujets minuscules, qu'on caricaturait en un facétiux «la virgule chez Cicéron». Comme vous venez de le constater, je peux écrire long sur un non-sujet. Allez-vous m'en vouloir? C'est que je me sentais dans l'humeur guillerette et plaisantine des débuts de saison (de spectacles, s'entend). J'ai la retrouvaille badine. Faire comme si nous n'étions pas cernés par la gravité, le dramatique, «rien qu'une heure, une heure seulement...».

Mais vous: continuez, en tout cas; vous faites bien. Cette ligne, c'est cela, le vrai message.

Merci à vous,

Bathurme

PS. Fréquemment, et encore à l'instant, mes chats viennent me chercher et m'amènent jusqu'à la porte qui donne accès au jardin, devant laquelle ils s'asseyent en m'adressant des regards significatifs: «si ils voudraient sortir dans le jardin, ils ne peuvent pas - la porte est fermée, ce serait bien si je leur ouvrais...». Ce que je fais, bien évidemment. Pourtant la porte est équipée d'une châtaine dont ils se servent sans problème quand je ne suis pas là. Mauvaise foi des chats.

et 2^{ème} PS Je suis comme les photographes de viande: toujours les mêmes sujets, mais rebattus plus ou moins différemment d'une lettre à l'autre - lucidité.